

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

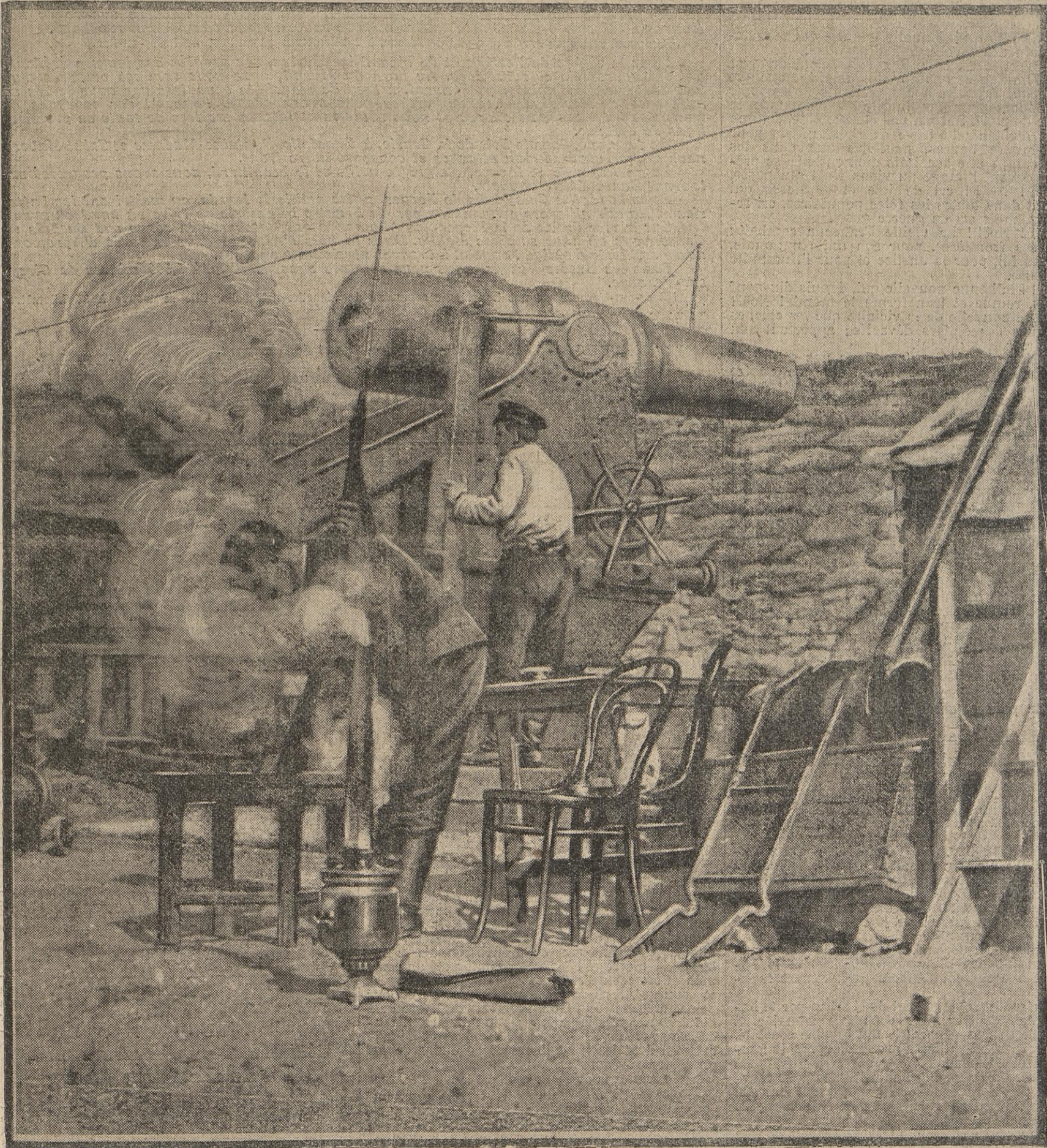
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARI

PENDANT LE SIÈGE DE TSING-TAO



Pendant plusieurs semaines, les Japonais attaquèrent la torteresse de Tsing-Tao. Malgré une résistance opiniâtre, les Allemands durent capituler, la plupart de leurs forts ayant été réduits au silence par les grosses pièces de siège de nos alliés.

La journée du 25 décembre (145^e de la guerre)

Sur tout le front, nos troupes ont gagné du terrain et repoussé les contre-attaques ennemies.

Un détachement de marins italiens a débarqué à Valona.

M. Marcel Sembat a prononcé une vibrante allocution au Noël de l'Union des cheminots.

La situation militaire

Noël! Je songeais cette nuit à nos soldats dans les tranchées. Toute la France douloureuse, héroïque, regarde avec émotion, en ce jour de fête traditionnelle, ses fils qui combattent loin des foyers, loin des autels.

On s'est ingénieusement, de tous côtés, pour envoyer sur l'immense champ de bataille quelque chose qui rappelle à ces vaillants le souvenir des douces réunions familiales autour de la bûche de Noël. S'il n'a pas été possible, comme jadis, d'obtenir la frêve de Dieu, même pour vingt-quatre heures, peut-être que dans les deux camps une accalmie momentanée se produira devant l'image du vieux Noël qui passe.

Noël! Noël! cri de joie et de liesse qui retentit dans toutes les fêtes populaires, cri religieux, mais cri de guerre aussi.

Noël! Noël! La vieille France a combattu pour ses frontières, pour son unité nationale, pour sa foi, pour la Justice et pour l'Humanité meilleure.

Noël! la bonne nouvelle qui, depuis dix-neuf siècles, remue et transforme le monde! Noël! la bonne nouvelle de la victoire que les cloches tragiques des églises dévastées apportent aux clochers restés debout.

Ce Noël de 1914 restera dans nos cœurs. Il est plein d'espérance. Après plus de quatre mois de lutte, et dans l'attente de nouveaux combats, nous regardons l'ennemi avec la certitude de vaincre.

Je ne sais comment le peuple et les soldats allemands auront célébré leur Noël. Il est possible que dans l'Allemagne abusée, malgré les deuils et les anxiétés, des *hochs* enthousiastes aient retenti autour des choucroutes légendaires en l'honneur de la Germania invincible. Mais je doute que le kaiser et tous ceux qui l'entourent et qui sont en face des réalités de l'heure présente aient soulevé leurs coupes d'une main assurée.

En Pologne, comme chez nous, malgré les efforts et les sacrifices inouïs, l'offensive allemande reste impuissante. Hier, c'était Paris et l'entrée triomphale! Hier, c'était Calais et l'insulte à l'Angleterre! Aujourd'hui, c'est Varsovie comme cadeau de Noël à ces soldats épuisés! Demain, c'est la défaite! Demain, c'est Berlin et la chute du vautour!

Noël! Noël! bonnes gens et vaillants soldats de France vous fêterez la Noël de 1915 dans la paix et dans la justice!

Général X...

Le Chili a observé la neutralité

Un journal du soir ayant reproché au Chili d'avoir violé les règles de la neutralité en autorisant les vaisseaux allemands à se ravitailler dans ses ports, la légation du Chili nous communique à ce sujet la dépêche suivante :

SANTIAGO-DU-CHILI, 25 décembre. — On considère qu'il n'y a aucune raison pour les puissances de la Triple-Entente de se plaindre de l'attitude du gouvernement du Chili dans les faits qui ont été relatés et commentés dans un journal parisien du soir. Il y a eu jusqu'à ce jour trois incidents à propos de la neutralité :

Le combat de Coronel, à la suite duquel le ministre de Grande-Bretagne à Santiago et le Foreign-Office se sont déclarés parfaitement satisfaits.

La prise d'un chargement de charbon par le bateau allemand *Valentine* dans l'île lointaine et inhabitée de Mas-Afuera; le fait à peine constaté, le gouvernement chilien a protesté auprès du gouvernement allemand.

L'entrée du *Dresden* à Punta-Arenas pour charbonner : on a prétendu à ce propos que le *Dresden* avait fait du charbon dans un port chilien depuis moins de trois mois. Le fait est inexact.

Le gouvernement déclare très regrettable de voir si mal interprétés les efforts extraordinaires qu'il a faits pour remplir strictement ses devoirs de puissance neutre dans des circonstances particulièrement difficiles.

COMMUNIQUE OFFICIELS

du Vendredi 25 Décembre 1914

15 HEURES. — En Belgique, combats intermittents d'artillerie. De la Lys à l'Oise, nous avons atteint le 23 au soir la bifurcation des chemins de Loos au Rutoire et de Loos à Vermelles.

[Loos est situé à 5 kilomètres au sud-est de Vermelles. Le Rutoire se trouve entre cette dernière localité et Loos, à 2 kilomètres à l'est de Vermelles.]

Au nord-est d'Albert, nous nous sommes emparés de la partie du village de la Boisselle située au sud-ouest de l'église et d'une tranchée avancée au sud du village.

Au nord de Roye, à Lihu, près de Lihons, nous avons également fait quelques progrès.

[Lihu est à 1.200 mètres au nord de Lihons, dont nous avons précédemment indiqué la situation.]

Ces diverses attaques, menées avec beaucoup d'entrain, ont partout conservé le terrain gagné.

Au sud de l'Oise, notre artillerie a bouleversé des organisations défensives de l'ennemi dans la région de Bailly et sur le plateau de Nouvron.

[Bailly est situé sur la rive droite de l'Oise, à 3 kilomètres et demi au sud-ouest de Ribécourt.]

Sur l'Aisne et en Champagne, combats d'artillerie; plusieurs attaques allemandes ont été repoussées.

Au nord de Saigneul (près Berry-au-Bac), notamment, une légère avance de nos troupes a été suivie d'une forte contre-attaque ennemie qui a complètement échoué.

[Saigneul se trouve sur la rive sud de l'Aisne, à 2 kilomètres au sud-est de Berry-au-Bac.]

Dans la région de Perthes et de Mesnil-les-Hurlus, nos progrès des jours précédents ont été poursuivis et consolidés. Au nord de Mesnil, nous nous sommes emparés d'un bois fortement organisé par l'ennemi, à l'est de tranchées conquises par nous le 23; au nord-ouest de Mesnil et à l'est de Perthes, nous avons chassé l'ennemi des tranchées qu'il occupait encore et nous sommes maintenant maîtres de toute sa première ligne de défense.

En Argonne, dans le bois de la Grurie, à Bagatelle, Fontaine-Madame et Saint-Hubert, nous avons repoussé cinq attaques et conservé notre front.

Entre Argonne et Meuse, malgré la neige et le brouillard, nous avons progressé sur le front Boureuilles-Vauquois.

Dans la région Cuisy-bois de Forges, notre artillerie lourde, en maîtrisant les batteries et les mitrailleuses ennemies, a permis à notre infanterie de faire un bond en avant.

Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands ont bombardé la corne sud du bois de Consenvoye où nous sommes établis. Dans le bois d'Ailly et dans la forêt d'Aprémont, notre artillerie a obliqué l'ennemi à évacuer plusieurs tranchées.

Dans les Basses-Vosges, nous nous sommes avancés jusqu'à 1.500 mètres de Cirey-sur-Vezouze.

[Cirey-sur-Vezouze est une importante commune de Meurthe-et-Moselle. Elle se trouve à 37 kilomètres à l'est de Lunéville.]

23 HEURES. — Légère progression en avant de Nieuport.

Vers Notre-Dame-de-Lorette (nord de Lens), une attaque ennemie a été repoussée.

Ce matin, nous avons enlevé une nouvelle tranchée près de Puisaleine et nous nous y sommes maintenus malgré plusieurs contre-attaques.

La nuit dernière, l'ennemi a vigoureusement attaqué sans succès dans les Vosges, à la Tête-de-Faux.

DERNIÈRE HEURE

LE NOËL DES CHEMINOTS

Une allocution patriotique de M. Marcel Sembat

L'Union nationale des cheminots, dont le but est de venir en aide aux victimes de la guerre, a organisé hier un Arbre de Noël pour les enfants des cheminots belges et français des régions envahies.

M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics, présidait, entouré de :

MM. le baron Guillaume, ministre de Belgique; Derwillé, président du conseil d'administration de la Compagnie P.-L.-M., et Mauris, directeur; Griotet, vice-président de la Compagnie du Nord; Pierre de Waru, vice-président de la Compagnie Paris-Orléans; Dejean, sous-directeur des chemins de fer de l'Etat; Paul, représentant la Compagnie du Midi; Libouton, directeur de l'Office des chemins de fer belges, représentant le baron Seghers; Strauss, sénateur; le général Galopin, représentant le gouverneur militaire de Paris; Blum, chef de cabinet du ministre des travaux publics, les représentants du Conseil général de la Seine et du Conseil municipal de Paris; M. Olivier, président de l'Union.

Le ministre des Travaux publics a vivement félicité l'Union nationale des cheminots de sa belle œuvre de solidarité et des résultats magnifiques de la souscription qu'elle a organisée. Il a hautement loué le zèle et le dévouement dont les cheminots ont donné tant de preuves depuis le début de la guerre et l'ardeur qui unit dans un commun effort ceux d'entre eux qui sont aux armées et ceux qui, sans marchandier leur temps et leur peine, assurent le fonctionnement des réseaux à l'intérieur. Après la paix, a dit le ministre, il faudra se souvenir de l'esprit de sacrifice et de zèle national dont les travailleurs des chemins de fer prodiguent aujourd'hui les témoignages.

Cette heure de la guerre, a continué le ministre, nous ne l'avons pas souhaitée et celui qui vous parle, au moment même où il prend la parole dans cette fête, ne peut s'empêcher, en regardant ces murailles, de se souvenir d'autres Congrès où avec ses camarades il s'efforçait au contraire, autant qu'il était en lui d'écarteler la guerre et d'assurer par un énergique effort le maintien de la paix. (Longs applaudissements.)

Et cette guerre qu'on nous a imposée, cette guerre que nous subissons, nous la ferons d'autant plus éner-

giquement que nous sommes forcés de la subir et que nous ne l'avons pas voulue.

Nous ne rêvions pas, nous, de conquêtes, nous ne voulions asservir personne; nous n'étions pas une nation de proie. Mais, dressés pour défendre notre indépendance, nous ne poserons les armes que quand notre indépendance et celle de la Belgique seront désormais entièrement assurées. (Longs applaudissements.)

Après le discours du ministre des Travaux publics, un concert a eu lieu, suivi d'une distribution de vêtements d'hiver et de jouets aux enfants.

Un détachement italien débarque à Valona

ROME, 25 décembre (Dépêche Havas). — On mande de Valona qu'un détachement de marins italiens y a opéré un débarquement.

Le *Giornale d'Italia* dit :

Le débarquement de nos marins à Valona doit être considéré plutôt comme un acte de simple police internationale que comme une opération militaire.

La *Tribuna* écrit :

C'est ce matin que le consul italien demanda à l'amiral Patris de débarquer des marins à Valona, à la suite de troubles auxquels s'est livrée une partie de la population et de l'inquiétude que ces troubles ont jetée dans la colonie italienne.

Essad pacha rejoint ses troupes

DURAZZO, 24 décembre (Dépêche Havas). — Essad pacha, en présence de la gravité de la situation intérieure en Albanie et principalement à Tirana et dans les environs de cette ville, est parti pour Croja, où il rejoindra les troupes qui y sont concentrées.

A l'ordre du jour

BELFORT, 25 décembre (Dépêche Havas). — Le général gouverneur de Belfort a cité à l'ordre du jour de la place le lieutenant Surcouf, commandant la section aéronautique de la 57^e division de réserve, les sergents Yvetot et Bosse, et le caporal Mortier, pour avoir, au cours d'un combat, assuré avec bravoure et sang-froid le repli jusqu'à une position abritée du ballon captif, du personnel et du matériel de la section aéronautique.

NOS LEADERS

MOI

C'est d'un disparu que je parle. La guerre nationale, le péril national, la résistance nationale ont presque pour premier effet, ont bientôt pour plein effet de faire disparaître le moi.

Comme il nous occupait autrefois ce moi, et comme il nous préoccupait et comme il nous plaisait, comme toute, tout en nous torturant quelquefois, ce moi considérable! Sachons l'avouer, nous ne songions qu'à lui, nous ne songions presque qu'à lui. C'était une distraction quand nous n'y songions pas. Nous nous écartions de lui quelquefois; mais nous lui revenions toujours. Ce moi était très accapareur. Ce moi nous dominait et nous tyrannisait.

Il était d'autant plus le tyran mauvais que nous le traitions de bon tyran et que nous trouvions sa tyrannie légitime. Nos brèves révoltes contre lui n'étaient jamais profondes ni radicales. Nos révoltes contre lui n'étaient que des dépit amoureux.

Nous lui disions: « Tu es trop exigeant », et nous sourions tout bas à ses exigences. Nous lui disions, de parole intérieure: « Tu m'enchaînes; mais continue. » Il nous enchaînait de liens de soie dont nous trouvions la sensation, quoique oppressive, douce comme une caresse. Nous étions bien près d'être capables de tout pour ce despote enchanteur.

Avec le péril national, son enchantement s'est dissipé, son charme s'est rompu. Lui-même s'est comme évanoui. Nous ne le sentons plus. Il ne nous dit plus rien. Il se tait. Est-il? Nous doutons qu'il soit. Nous ne vivons plus que dans la nation. En elle nous vivons, nous respirons et nous sommes. Lui est bien loin. Les choses sont inversées. C'était par exception que nous ne songions pas à lui; c'est par exception que nous y songeons. Il est sorti; il n'est pas chez lui et il n'y rentre presque pas. Il s'est déserté lui-même. Nous ne vivons que dans la collectivité. Le péril public et l'intérêt public nous ont dépersonnalisés.

Cela s'est fait sans lutte, sans déchirement, par un progrès très rapide et pourtant insensible. Du jour au lendemain, nous nous sommes sentis les autres. Du jour au lendemain, nous avons senti qu'entre les autres et nous il n'y avait aucune différence. C'est une sensation précieuse, excellente. C'est une sensation d'élargissement et d'agrandissement. Chacun de nous, au lieu d'être une personne, est un peuple. Chacun de nous a une âme innombrable.

Nous sommes le soldat qui combat, nous sommes le blessé qui souffre et qui se résigne, nous sommes celle qui soigne et celui qui guérit. Chacun de nous est tout le monde, excepté lui-même.

Nous n'étions pas habitués à vivre ainsi et nous nous apercevons que cette vie inaccoutumée est la vie réelle et que cette vie paradoxale est la vraie. Nous ne sommes vraiment nous-même qu'en étant tous, excepté nous. Faire vivre en nous toute une nation, c'est faire disparaître le moi; mais, dans ces conditions, la suppression du moi est la perfection du moi. Nous avons supprimé le moi petit, mais nous l'avons remplacé par un moi immense. Nous nous sommes dispersés dans la nation; mais — et plutôt — la nation s'est concentrée en nous.

Nous la sentons nous habiter et nous remplir. Nous la sentons dans notre cerveau, dans notre cœur, dans nos artères et dans nos veines. Le moi qui nous a déserté était un pygmée, le moi qui s'est substitué à lui est un géant et un Dieu. Nous ne sommes pas diminués; nous sommes renforcés. Le compagnon despotique qui habitait avec nous a quitté la maison; mais la maison s'est agrandie immensément et nous y respirons à pleins poulmons et comme avec des poulmons nouveaux.

O guerre, ô dangers, ô souffrances, vous êtes affreux et vous êtes maudits; mais cependant vous avez ceci pour vous que vous renouvez les âmes et que vous les balayez d'un vent salubre et purifiant. Dans chaque âme, vous tuez le moi pour le remplacer par tous. Dans chacun de nous, vous supprimez l'individuel pour le remplacer par l'universel. Même après les jours d'épreuves gardons quelque chose de cela et vivons dans la nation et faisons vivre en nous un peuple entier. Quand le moi n'est pas nous, il est haïssable.

Emile Faguet,
de l'Académie française.

Dans ce numéro:

- PAGE 4: Les Aventures de guerre du clairon Adolf Yung, par Eugène Nolent.
- PAGE 8: La Noël à Paris.
- PAGE 9: LA VIE UNIVERSITAIRE. — L'Allemagne au-dessus du droit, par M. Hauriou, doyen de la Faculté de Droit de Toulouse.

SUR LE FRONT RUSSE

Les Allemands subissent de fortes pertes

Sur la rive gauche de la Vistule, les Allemands ont été rejetés de l'un des points qu'ils occupaient sur la rive droite de la basse Bzoura et se sont renforcés sur l'autre point.

Ils continuent leurs attaques sur Sochatzef et essayent de déboucher de Bolimow. A l'est de Skierniewice, leur attaque de nuit a été repoussée et leur a coûté de fortes pertes.

Ils ont prononcé plusieurs attaques infructueuses à l'ouest de la Rawka et résistent vigoureusement à l'offensive russe sur la rive nord de la Piliza.

Ni en Prusse orientale, ni près de Przemysl, ni sur le front des Karpathes, on ne signale de modifications essentielles. (Communiqué officiel français.)

Bataillons allemands anéantis par les tirailleurs sibériens.

PÉTROGRAD, 24 décembre (Dépêche Havas). — On signale la vaillance de nos tirailleurs sibériens qui, pendant trois nuits consécutives, du 19 au 21 décembre, ont infligé de terribles défaites aux troupes allemandes qui avaient tenté de traverser la Bzoura dans la région comprise entre Sekhatcheff et le confluent de la Rawka et de la Bzoura.

Dans la première nuit, les tirailleurs ont anéanti presque entièrement sept bataillons faisant partie de la division Wurtemberg, amenée peu avant sur notre front, et dont les formations avaient été complétées.

Dans la nuit du 20, deux compagnies ennemies qui avaient traversé la veille, sur une passerelle, l'embouchure de la rivière Pissy, ont subi le même sort.

Le lendemain, dans la même région de la Bzoura, les Allemands, protégés par un feu continu de leur artillerie, avaient réussi à concentrer à nouveau deux bataillons sur la rive droite de la rivière; mais, dans la nuit, ces bataillons furent également anéantis, malgré qu'ils avaient découvert à temps notre offensive à une verste de leurs tranchées et qu'éclairant au moyen de fusées et de projecteurs toute la localité située devant nos troupes, ils aient criblé de balles et de shrapnells nos éléments offensifs.

Noël stoïque

Qu'ils sont loin les Noëls d'autan, ceux de naguère. Pleins d'astres, de bijoux, de rires et d'écrins, Ces frivoles Noëls où les bons pèlerins Voulaient un grand tapis candide sur la terre

Cette fois ce tapis est rouge. Il n'est plus guère De crèches; plus de paille, et l'âne maigre craint La foudre. Quant au boeuf!... Mais, dans les souterrains Rois, mages et bergers regardant: c'est la Guerre!

Nuit de drame partout. Pas une étoile au ciel, Mais quelques guerriers font un signe essentiel Et d'autres, à genoux, orientent leurs armes.

Quelle étable est ouverte au divin Nouveau-Né? Noël de sang, de deuil, de morts, d'abandonnés! Minuit! Des coups de feu, des rêves: pas de larmes!

PIERRE BOISSIE.

Hôpital temporaire du Lycée, Cherbourg, 19 décembre.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



LE SPECTATEUR

Entre la Pologne et la mer du Nord, celui qui ne court aucun risque.

(Londres Opinion.)

Échos

Une parfaite bonne grâce.

A diverses reprises, nous avons été indiscrets auprès de nos lecteurs, et nous retomberons sans doute dans ce défaut. Mais il s'agissait de venir en aide à nos soldats, à des blessés, ou de parfaire un service trop sommairement improvisé. Chaque fois, notre appel a été entendu, au delà de nos espérances. Non seulement, les lecteurs d'Excelsior donnent, mais ils savent donner. « Sans la charité, disait saint Paul, vous n'êtes qu'un airain sonnante, qu'une cymbale retentissante. » Nous ajouterons que la charité est peu de chose sans une certaine bonne grâce qui doit accompagner et fleurir cette théologique vertu.

Nos lecteurs ont récemment égayé des salles de souffrance, réchauffé des blessés qui supportaient trop facilement le trop léger poids de leurs couvertures; ils ont créé de la joie et du bien-être. Qu'ils veuillent bien agréer la reconnaissance de leurs obligés et consentir à Micromégas la nouvelle grâce de trouver ici ses remerciements émus.

Le frichti.

En novembre 1913, le colonel du 116^e régiment d'infanterie dicta aux fourriers la « décision » suivante, sous le titre: Premier repas militaire des recrues de la classe 1912:

Les recrues de la classe 1912 feront, mercredi, sous la direction du commandant Zoppi, une petite marche militaire comportant, pendant une grand'halte, la confection d'un frichti et d'un café.

Le frichti n'est autre chose qu'un ragoût de pommes de terre aux oignons.

Il faut donc que chacun ait sur soi quelques pommes de terre et que, par escouade, le caporal ait du saindoux, et un homme quelques oignons. Le sac, vide, sera muni d'un petit fagotin et, par-ci par-là, d'ustensiles de campagne. Une demi-portion de viande cuite la veille sera emportée.

Enfin, du sucre et du café par escouade, sans oublier le moulin.

Une fois arrivé au lieu de grand'halte, chacun se débrouille et l'ordre ne doit pas nuire à la rapidité.

Les pommes de terre, vite épluchées, sont coupées en tranches très minces, puis jetées dans le plat de campement où susurre la graisse qui rissole. Pendant ce temps, les recrues sont allées chercher de l'eau pour la confection du café.

Les escouades rivalisent d'activité et c'est à celle qui sera prête la première. Quel que soit le temps, il faut que le bois flambe, que les jambes tricotent, que les visages s'allument et que dans les yeux brille cette saine joie de contentement de soi-même. Une fois le repas pris, les commandants de compagnie offriront un verre de vin, si le bœuf le permet, afin de rompre la fadeur du « Château-La-Pompe ».

Et, lestés, vous reviendrez à la caserne, gais et contents, le cœur à l'aise, comme des Bretons de Gascogne.

L'on dirait du Poillou de Saint-Mars. Au temps où il commandait à Limoges, ce général prétendait que, lorsque les gardes d'écurie ne sont pas chaudement vêtus, les chevaux craignent de les voir s'emparer de leurs couvertures « et maudissent avec raison le numéro de leur régiment (sic) ».

Brave et regretté général Poillou, qui eût si bien conduit les « poilus » à la bataille!... Il méritait le trépas.

La quadruple épreuve ou le paragon des Propriétaires.

La dame âgée est très riche. Elle possède, à Paris, des pâtés de maisons. Ses rentes, en milliers de francs, triplent au moins son âge. Une jolie fortune, à la foi!

Raide et sèche et blanche comme une baïonnette, elle écoute, autour d'elle, les louanges que provoquent l'ardeur, l'héroïsme, l'abnégation de nos combattants. Mais, bientôt, d'un doigt autoritaire, elle impose silence aux voix laudatives:

— Tout cela est bel et bien, mais le premier devoir d'un Français consiste à payer régulièrement son terme!

Elle dit, et tous se turent, réticents et, pour tout dire, suffoqués.

Guignol à Paris.

Nous avons annoncé que Guignol avait fermé ses volets parisiens pour se rendre vers le front, auprès des petits qui ont souffert de la guerre. La pensée est touchante de faire renaître le rire, de sécher des larmes, en rossant copieusement le kaiser et le kronprinz.

Mais les petits Parisiens ont protesté. Ils ne sont pas las de voir la matraque s'abattre sur les échines et les faces impériales. Et Guignol, qui veut plaire à tous ses petits spectateurs de France, Guignol se double, continue, aux Champs-Élysées, ses séances de fou rire. Et le kaiser et le kronprinz, à force d'être battus, sont bien abattus...

Le boulevard des Belges.

On voulait donner le nom de boulevard des Belges au boulevard des Capucines. Les Capucines protestent.

Un de nos lecteurs a proposé de terminer le boulevard Haussmann et de donner le nom de boulevard des Belges à la partie située entre les rues Taitbout et Drouot.

Un second lecteur propose de débaptiser le boulevard Voltaire. Nous aurions encore la rue, le quai, la cité, la place, l'impasse et le passage Voltaire.

Un troisième lecteur trouve que le marquis d'Antin a prodigué, on ne sait trop pourquoi, dans l'agglomération parisienne, le nom du fils de Mme de Montespan.

Un quatrième lecteur, enfin, a songé au boulevard de Port-Royal « dont les nombreux hôpitaux rappelleraient les malheurs de la douce et noble Belgique ».

MICROMÉGAS.

Les "Aventures de guerre" du clairon Adolf Yung

Grâce à un pauvre petit carnet noir de deux sous, trouvé dans la poche d'un cadavre, je me suis entretenu, pendant une après-midi, dans une tranchée solitaire, avec un soldat boche, qui m'a raconté ses campagnes. Et comme elles me parurent intéressantes, laissez-moi, mes chers camarades, vous présenter mon interlocuteur, tel que je l'aperçois à travers les lignes naïves du carnet à la première page duquel il a inscrit ce titre pompeux : « Aventures de guerre du clairon Adolf Yung. »

Ce bon jeune homme avait vu le jour à Essweiler, sur les bords du Rhin, dans un admirable pays où mûrit un vin exquis. Etant né le 9 novembre 1890, il n'avait pas encore ses vingt-quatre ans quand éclata ce qu'il appelle la guerre germano-russo-franco-anglaise. Que faisait-il dans la vie civile ? Il nous le laisse ignorer. Il n'y avait pas sans doute très longtemps qu'il était rentré dans ses foyers, fier d'avoir conquis dans la noble et invincible — soi-disant invincible — armée allemande, grâce à la force de ses poumons et à la docilité de sa conduite, le grade enviable de caporal clairon. Je me l'imagine le teint frais, sérieux comme un juge et raide comme un piquet, avec des yeux bleus, sans beaucoup de pensée ni d'expression, car, dans les trente pages de son journal, il n'y a ni un sourire, ni un émoi.

Le 30 juillet, 9 h. 45 du matin, il reçut chez lui un télégramme qui le déranga, dit-il, dans ses travaux. Il devait, le jour même, rejoindre la caserne, à Gernersheim, dans le Palatinat. Le 30 juillet, c'était le jeudi. Tandis que la France songeait encore à la paix, l'Allemagne appelait ses réservistes.

En bon soldat, Adolf Yung fit ses paquets, et, à huit heures du soir, il était rendu au 17^e régiment d'infanterie bavaroise, où il fut versé à la troisième compagnie. Son régiment appartenait au 2^e corps d'armée bavarois.

Deux jours se passèrent sans incident, puis la mobilisation fut déclarée, et, le 3 août, la quatrième compagnie reçut son ordre de départ.

Le départ pour le front

Elle se rendit d'abord à l'église, musique en tête, puis à la gare, où le colonel lui adressa une allocution enflammée : « La quatrième compagnie est une compagnie privilégiée, déclara-t-il, puisque, la première, elle doit s'en aller sur le front. » Adolf Yung ne nous confie pas que tel est son avis, et il semble qu'il exprime tout au plus de la résignation quand vient, le jour suivant, le tour de sa compagnie. Elle prend le train, après avoir attendu tard dans la nuit, au milieu de la foule qui entoure les troupes et manifeste plus d'excitation que d'enthousiasme. L'itinéraire d'Adolf Yung le fait passer par des villes qu'illustrèrent nos victoires : Landau, Deux-Ponts, et où la population, attentionnée envers la troupe, distribue cigares et cigarettes. Incident de voyage : un aviateur français survole le train, qui stoppe. On ouvre un feu inefficace sur l'oiseau de France, qui regagne sa patrie, à tire d'ailes. Puis le train arrive à Sarreguemines, en Lorraine annexée. Chose digne de remarque : Adolf Yung appelle cette ville la frontière du pays ennemi. C'est qu'on n'y distribue plus ni cigares ni cigarettes, que les Lorrains réservent sans doute aux petits soldats de France qui viendront bientôt.

Le 7 août, après un long voyage de trois journées, qui ne nous édifie guère sur le bon fonctionnement des trains allemands, Adolf Yung descend à Fauconcourt. Courte halte, puis longue marche. La compagnie gagne Grostanquin, et déploie ses tentes pour se mettre à l'abri d'une violente averse. Le petit clairon n'en profite guère, car il doit prendre la garde, dans une nuit troublée de coups de fusil, qui l'effrayent un peu, mais qui nous réjouissent nous autres. Car c'est le bruit des armes de France sur la terre lorraine déjà reconquise.

Le 9, un dimanche, il y a, le matin, deux heures de service en campagne, puis la compagnie est conduite en corps à la messe. Le soir, on devait procéder à un exercice de nuit, mais il est décommandé. Dans le village que toutes les troupes ont déjà quitté, la compagnie d'Yung monte une garde sévère.

Le 10, au matin, elle se met en marche vers Château-Salins, au bruit d'une canonnade violente. On dit que, depuis trois jours déjà, les régiments prussiens sont engagés dans une ardente bataille.

Le 11, près de Château-Salins, deux obus tombent, à 50 mètres derrière le petit clairon épouvanté, sur une section qui se rassemblait. Un homme fut tué, plusieurs autres furent blessés. Il était onze heures du matin. Alors, le major Sacher, s'adressant à ses hommes, leur dit : « Gens, vous avez reçu le baptême du feu. » — « Ce n'en est pas plus gai pour cela, pense le clairon. » Mais il ajoute : « Cela ne sert à rien de trembler. Il faut tenir la tête haute ! »

Le 12 août, le petit clairon se réjouissait, car il cantonnait dans une auberge, ce qui est un rêve pour un soldat. Hélas ! on annonce que l'artillerie a repéré l'endroit. Il faut, déjà ! se construire une tranchée. On y travaille avec courage ; à sept heures du soir, elle est prête. Bon ! voilà qu'il faut l'abandonner

à un autre bataillon et se rendre, pour bivouaquer, dans une cour de ferme où l'on arrive à 2 heures du matin et d'où l'on repart à cinq heures.

Marche et contre-marche de cette compagnie dans la journée du 13, autour de Château-Salins. Evidemment, c'est l'affolement : la compagnie a perdu son état-major. Elle bivouaque sous la tente. Adolf Yung se plait du froid. Que dirait-il donc à présent ?

Le 14 août, il est très fier d'apercevoir pour la première fois un prisonnier français, pris à Morhange par un feldwebel de son régiment. C'était un chasseur à cheval, quelque patrouilleur égaré sans doute. Le soir, la compagnie fait un cantonnement d'alerte, ou plutôt, comme ils disent, d'alarme. Le Prussien, dans sa langue, exprime la peur quand le Français reste gai.

La bataille de Morhange

A partir de ce 14 août, le pauvre petit carnet prend un sens tragique et me passionne. A sa manière, bien fautive, il narre des événements épiques. Il est l'écho des plus bruyantes journées de cette guerre, un écho lointain mais émouvant, et, à lire le récit qu'il fait de la bataille de Morhange, de notre poussée magnifique en Lorraine, de notre malheureuse retraite, j'ai pensé à Fabrice del Dongo et à la bataille de Waterloo, de la *Chartreuse de Parme*.

Le 15 août, dans les environs de Château-Salins, Adolf Yung est assourdi par un violent fracas de mitraille : « notre artillerie canonnait, dit-il, l'artillerie ennemie, sans grand résultat, les Français étant en bonne position. » Et il ajoute cette remarque bien singulière : « Il fut prouvé que les Français avaient travaillé à cette position avant la déclaration de la guerre. »

Le 16 août, la compagnie, réveillée à 1 heure du matin, ne part qu'à 5 heures, par la faute, dit-on, d'un planton qui a mal compris les ordres. A 5 heures, on fuit en hâte. Une longue retraite ramène la compagnie au delà de Morhange, en arrière, à Grostanquin. Là, la compagnie, de garde, veille à la sûreté de l'état-major du 2^e corps d'armée. Les nouvelles sont inquiétantes pour les Allemands. Dans la nuit, on apprend qu'une colonne d'infanterie française et un escadron de hussards ont occupé ce qu'Adolf Yung appelle dédaigneusement « le village de Château-Salins. » « Nous tenions cet endroit, remarque-t-il avec une naïveté bien digne d'un soldat du kaiser, mais vint un ordre de retraite qui avait vraisemblablement pour but d'attirer l'adversaire dans un piège. » Et, après cette considération stratégique, l'ingénieux jeune homme ajoute ce trait d'esprit : « Le 17 août, il pleuvait ; le 18, le ciel s'éclaircit, sans doute pour justifier ce vieux proverbe : « Après la pluie, le beau temps » (*Regen folgt Sonnenschein*).

Le soleil de la victoire ne devait pas encore luire ce jour-là pour les troupes germaniques. Le 18 août, l'état-major quitte Grostanquin, puis y revient, puis le quitte à nouveau le matin du 19. On annonce qu'une division française, attaquant à l'improviste deux pauvres régiments allemands, a été repoussée avec pertes et fracas... Comme c'est vraisemblable !

Le 20 août amène avec lui peu de choses réjouissantes, dit Adolf Yung. « Les images de guerre se sont précipitées devant ses yeux. Il est passé un convoi de blessés, dont beaucoup agonisaient sur les voitures. Des prisonniers français sont arrivés, qu'on a parqués dans l'église. Et, toute la journée du 21 août, blessés et prisonniers se succèdent, innombrables les uns et les autres. On console les Allemands en leur disant que les pertes françaises sont plus nombreuses. Il passe une voiture chargée de 150 fusils Lebel. Puis, arrive l'ordre de marcher sur Morhange. C'est la victoire ! Le capitaine fait pousser à ses hommes un joyeux hurra en l'honneur de l'empereur et roi. Et ils s'en vont.

Les malheureux ! Le 22, ils traversent le champ de bataille : « Ce combat a coûté beaucoup de sacrifices, note le clairon, car l'aspect du champ de bataille était terrible. Nos morts paraissent y avoir été semés ! »

Le 22 août, à 5 h. 1/2, venant de Grostanquin, après une marche épuisante sur Morhange, la compagnie d'Adolf Yung franchit la frontière française près d'Arracourt. De nouveau, elle pousse un hurra par ordre ! Elle apprend en même temps l'occupation de Lunéville. Le petit clairon est content d'Arracourt : la contrée est fertile et l'on y trouve du vin tant que l'on veut !

Ce n'est que le 25 août que le petit clairon vit le feu, et cela, autant que je le puis comprendre d'après l'orthographe fantaisiste qu'il donne aux mots français, dans le bois de Vaquenot, au sud de Lunéville. Jusqu'alors, il avait surtout monté la garde. La veille, il s'était montré très ému du bruit des canons de marine, employés par notre artillerie. Mais ce jour-là, les balles sifflèrent avec violence tout autour de ses oreilles. Il vit tomber près de lui nombre de camarades.

Son corps d'armée, le 2^e bavarois, fut fortement ébranlé. La bataille fut si meurtrière que les Allemands furent contraints à la retraite. « Qui sait, écrit le pauvre Adolf, au soir de cette rude journée, qui

sait qui doit survivre demain ? C'est à quoi je pense, étendu à la belle étoile, à la grâce de Dieu, ma toile de tente comme couverture et mon havresac comme oreiller. »

Nous la connaissons, celle-là, depuis Sambre-et-Meuse. Mais ne vous semble-t-elle pas plus héroïque, notre chanson française ?

Depuis le 25 août, le carnet du petit clairon n'est plus qu'un long gémissement ! Les feux de l'artillerie, quel cauchemar ! quelle obsession ! La compagnie a beau se terrer, creuser ses tanières au fond des bois, tous les jours elle souffre, tous les jours elle est cruellement décimée par ce terrible feu de l'artillerie française. Les hommes tombent tour à tour et, un soir, c'est le capitaine lui-même, le belliqueux, l'impérialiste capitaine qui est frappé.

Et le petit clairon se plaint, et il n'écrit plus qu'une ligne : « Le feu de l'artillerie fut violent... » ou bien une autre, adoucie comme un soupir : « Cette nuit, on put dormir tranquille. »

Où le carnet de route s'arrête...

Mais voilà que le feu de l'artillerie est si violent qu'un soir on n'y voit plus dans la forêt, tellement le nuage de poudre que répand ce terrible feu est épais. C'est le 9 septembre. La pluie, l'orage se mettent de la partie. La tranchée est inondée : il y a dix centimètres d'eau dans le fond. Il faut l'évacuer. « Terrible nuit, s'écrie le clairon, la plus terrible que j'aie encore vécue. A une heure et demie du matin, le bruit est infernal, mais c'est un bruit de fusils. Ce sont les Français qui s'approchent ! Les voilà à 300 mètres. » Mais Adolf Yung ne peut tirer sur eux. Il ne les voit pas ; il ne les verra jamais.

Car il faut déguerpir ! Il faut repasser la frontière. Et, le 15, quand le carnet s'arrête, Adolf Yung est revenu près de Metz, dont nos troupes ne sont pas loin...

Depuis le 15 septembre, qu'est devenu Adolf Yung ? Il nous est impossible de le savoir. Mais son carnet, ramassé comme un trophée, près d'Erquevillers, jette un jour réel et curieux sur cette vie de soldat, sur l'état d'esprit d'une des nombreuses victimes de l'ambition du kaiser, en l'honneur de qui cette voix juvénile ne poussera plus jamais de hurra.

Eugène Nolent.

A L'HOTEL DE VILLE

Le répartition des contributions pour 1915

Le préfet de la Seine vient d'introduire au Conseil général de la Seine un mémoire relatif au répartition des contributions pour 1915.

Le préfet propose à l'assemblée départementale de répartir de la manière suivante, entre Paris et les arrondissements de Saint-Denis et de Sceaux, les contingents assignés au département de la Seine dans les contributions des portes et fenêtres pour 1915 :

Paris	7.992.636 fr.
Arrondissement de Saint-Denis.....	1.702.786 fr.
Arrondissement de Sceaux.....	1.069.422 fr.
TOTAL.....	10.764.844 fr.

En outre, le contingent assigné au département de la Seine, dans la contribution personnelle mobilière, pour 1915, sera réparti entre la Ville de Paris et les arrondissements de Saint-Denis et de Sceaux de la manière suivante :

Paris	17.432.344 fr.
Arrondissement de Saint-Denis.....	2.647.932 fr.
Arrondissement de Sceaux.....	1.923.091 fr.
TOTAL.....	22.003.367 fr.

La péréquation des principaux actifs de la contribution foncière servant de base au calcul des impositions locales sera effectuée, par étapes successives et régulières, pendant une période de dix années, à partir de l'année 1915.

Bons municipaux de la Ville de Paris

Comme suite au projet élaboré par M. le Préfet de la Seine d'accord avec le Conseil Municipal, et conformément à deux décrets rendus en Conseil d'Etat, la Ville de Paris va procéder à l'émission de 140 millions de francs de *Bons Municipaux* remboursables à un an qui comporteront, pour leurs souscripteurs, un droit de souscription par priorité aux emprunts que la Ville émettrait avant leur échéance.

Le taux d'intérêt de ces Bons, fixé à 5.50 0/0, net de tout impôt, s'ajoutera au capital remboursé et sera payé à l'échéance. Ainsi le porteur d'un bon de 100 francs recevra 105 fr. 50.

Observons que la Ville de Paris, tout en continuant à payer régulièrement les intérêts de tous ses emprunts, n'a pas voulu user de la faculté accordée par le décret du 20 août en ajournant le remboursement de ses obligations amorties et des lots y afférents. Elle a tenu à remplir scrupuleusement ses engagements envers ses nombreux obligataires qui, de leur côté, voudront certainement profiter de l'occasion offerte par la nouvelle émission.

La Presse française et étrangère

L'intervention du Japon

Soulevée par M. Pichon dans le *Petit Journal*, la question de l'intervention du Japon dans le conflit européen est aujourd'hui discutée dans tous les milieux. Un rédacteur de la *Presse* a recueilli, à ce sujet, les déclarations suivantes de M. Lucien Millevoye :

Quand la diplomatie allemande invoquait « le péril jaune », c'était encore pour prendre la direction de la politique européenne tout entière, pour ouvrir à l'expansion germanique d'immenses débouchés... C'était aussi et surtout pour couvrir sous cet aspect de « croisade » de gigantesques préparatifs de guerre et une suprématie absolue sur les chancelleries et sur les états-majors.

Et l'Europe comprend aujourd'hui que le mikado n'est pas le « péril jaune », mais que le kaiser est indubitablement le « péril rouge ». Les côtes anglaises bombardées, la Belgique ensanglantée, la France du Nord dévastée, la Pologne ravagée crient éloquentement qu'est le barbare, ou est le fléau, ou est le poison de l'univers.

C'est bien le cas où jamais de dire : « *Primum vivere, deinde philosophari* ». On philosopha demain sur les accointances ou sur les divergences des races. Proclamons aujourd'hui que le Japonais qui nous tend la main est un frère, que l'Allemand qui coupe la main de nos enfants est un exécrationnable ennemi.

Liebkecht enrôlé

L'*Humanité* reçoit de la frontière suisse la dépêche suivante, qu'elle publie sans commentaire :

Le gouvernement allemand va prendre contre Karl Liebkecht des mesures « énergiques » que différents journaux avaient indirectement insinué de prendre. Le procès de haute trahison semblait probablement aux gouvernants trop dangereux et trop inefface pour faire taire le fils de Wilhelm Liebkecht. On a trouvé mieux et plus simple. J'apprends d'une source privée que Karl Liebkecht vient d'être enrôlé. L'uniforme et au besoin une mort opportune lui fermeront la bouche. Liebkecht a quarante-quatre ans.

L'Allemagne « blessée au ventre »

Le capitaine X... écrit dans la *Patrie*, à propos des mesures prises par le gouvernement allemand pour rationner la population :

L'Allemagne affamée ? Pas encore ! Mais, à coup sûr, l'Allemagne mal nourrie ! Et c'est là un élément qui nous servira, car le moral et l'estomac ont des affinités qu'on ne peut nier...

Et nos ennemis ne manqueront pas que d'aliments. Le cuivre leur fait défaut. C'est incontestable. Ils ramassent, en France et en Belgique, les chaudrons et les casseroles ! Ils dévalisent les cuisines pour fabriquer des cartouches ! Dire qu'ils vont être désarmés demain serait sans doute prématuré. Mais la mobilisation des chaudrons belges et français est, on en conviendra, un signe tout aussi caractéristique que la conservation des épilures !

C'est à tout cela qu'il faut penser quand on a tendance à s'impatienter.

Nous remportons des succès sur le front. Et le blocus fait sentir ses effets dans tout le pays allemand. Nous avons déjà atteint le cœur de l'Allemagne — ou son ventre, ce qui est la même chose !

Les étrennes des soldats anglais

Du *Figaro* :

On télégraphie de Londres qu'aujourd'hui, jour de Noël, chaque soldat combattant dans les tranchées, chaque marin opérant dans la mer du Nord, chaque blessé soigné dans les hôpitaux recevra le salut personnel du roi et de la reine d'Angleterre avec une carte de leurs Majestés et, en outre, un fac-simile de l'écriture du roi.

Sur la photographie destinée aux soldats, le roi sera revêtu de l'uniforme kaki ; sur celle qui est destinée aux marins, Sa Majesté portera l'uniforme d'amiral de la flotte. Sur chacune de ces photographies seront inscrites les paroles suivantes : « Dieu vous protège et vous ramène sain et sauf. » Quant à celle destinée aux blessés, elle portera ces mots : « Soyez bientôt rendu à la santé. »

Les cartes seront envoyées dans des enveloppes spéciales portant les armoiries royales en rouge.

Mégalo manie et puérilité

Tels sont, d'après M. de Lanessan, les deux traits caractéristiques de l'Allemand. L'ancien ministre développe cette idée, dans le *Bulletin du Parti républicain démocratique*, au cours d'un intéressant article, dont voici la conclusion :

« Kolossal » aussi, mais tout aussi puéril fut leur plan d'invasion de la France et de la Pologne russe. Il n'y a pas un seul écrivain militaire qui n'ait signalé la faute lourde, enfantine, commise par l'armée allemande au moment de son entrée en France. En l'étendant sur un front de plusieurs centaines de kilomètres, ses chefs la condamnerent à une impuissance dont ne la guérira pas la vie souterraine qui lui est maintenant imposée.

En somme, la mégalo manie puérile des diplomates allemands a soulevé contre l'empire germanique toutes les grandes puissances en lui aliénant tous les neutres, tandis que la mégalo manie non moins enfantine des autorités militaires allemandes a créé, par les vices d'une

organisation aussi défectueuse que « kolossale », les causes des défaites que, fatalement, ont subies et subiront encore les armées de Guillaume II qui, lui-même, est le type le plus parfait de la mégalo manie et de la puérilité germaniques.

Les mensonges allemands

Extrait d'une lettre communiquée à l'*Express de l'Ouest* et écrite par un religieux de Clerveaux (grand-duché de Luxembourg) qui a réussi à franchir les lignes prussiennes :

A Clerveaux, nous n'entendions que des mensonges, de vrais mensonges sur la guerre. Les Allemands n'ont eu que des victoires partout. A en juger par ce qu'ils disent, non seulement ils ont pris Paris, mais... ils auraient pris Brest, et l'océan Atlantique, et New-York, et San-Francisco, et fait le tour, jusqu'à ce qu'ils rentrent à Berlin, sur le corps de la Russie !!!

Les moissons en Allemagne ne sont pas encore faites, faute de bras. On voit les femmes, même les dames, travailler dans les champs, et aussi les pauvres prisonniers. Les Allemands redoutent la famine, et non sans motif, grâce à la flotte anglaise, de laquelle au reste ils ne soufflent mot.

Il a été annoncé officiellement en Allemagne, il y a environ trois semaines, que Belfort avait été pris, avec 100.000 hommes prisonniers, grandes illuminations, grands discours à Berlin. Le lendemain, on sut que c'était une invention.

La résistance belge a bouleversé tous leurs plans. Les Saxons qui passèrent par Clerveaux ne savaient pas non plus que leurs officiers eux-mêmes, leur destination. Ils croyaient qu'ils étaient en France. En apprenant qu'ils marchaient contre la Belgique, ils devinrent furieux. Il y en eut même à dire qu'ils ne tireraient pas, à moins que ce fût sur leurs officiers. L'un même se tira un coup de fusil, en disant qu'il ne voulait pas marcher contre ses amis et parents de Belgique. Il a été transporté à l'hôpital du couvent et, quand il sera rétabli, sera jugé militairement.

Le châtiment

M. Paul Marguerite se demande dans la *Petite Gironde* comment finiront les deux complices : « l'aigle noir et le vautour chauve », responsables de l'horrible guerre qu'a déchaînée leur misérable ambition :

Ils seront déposés, dévêtus du manteau de sacre, décoiffés de la couronne; on leur enlèvera le globe de la Terre qu'ils voulaient étreindre et la main de Justice qu'ils n'ont su respecter; mais après ?

Comment seront-ils atteints ? L'assassinat de l'émeute les guette-t-il ? Sera-ce le verdict des Alliés qui les vouera, prisonniers d'une île lointaine, à un crépuscule de regrets désœuvrés ? Echapperont-ils à ce qui serait la justice, leur procès instruit devant un tribunal des Peuples ou jugé par ce Congrès de La Haye dont ils ont violé toutes les conventions ? Fraudant l'échafaud mérité, promèneront-ils, rois errants redevenus des particuliers pauvres, une morne fin de parias qu'infâme l'opprobre de leur passé ?

L'avenir le sait. Un seul vœu, dieux justes, est permis ! Qu'ils ne disparaissent pas, indignes de cette consolation, dans un fracas de bataille et les armes à la main; qu'ils ne meurent pas en soldats !

Les forces des Alliés sont inépuisables

De la *Westminster Gazette* :

Les événements récents nous aident à définir le vrai caractère de la guerre. Nous sommes arrivés à la phase où les forces autrichiennes et allemandes sont manifestement insuffisantes pour réussir sur les deux fronts. Ce qu'elles gagnent d'un côté, elles le perdent d'un autre, et chaque succès est acheté en puisant toujours davantage dans un réservoir qui, quoique important, a passé le maximum. Des succès partiels qui ne peuvent être poursuivis et convertis en victoires décisives ne font que hâter le moment de l'épuisement, bien qu'ils amènent un allègement temporaire.

D'autre part, le réservoir des Alliés est loin d'avoir atteint le maximum. Les ressources de la Russie en hommes sont pour ainsi dire inépuisables. La majeure partie de l'armée que nous préparons dans notre pays n'est pas encore entrée en campagne. Nous aimerions tous que des victoires éclatantes et dramatiques fussent obtenues, mais si la guerre doit être une guerre d'endurance et d'usure, nous pourrions, sur ces données, envisager l'avenir avec confiance.

La Guerre anecdotique

Bon prince et piètre chauffeur

Du *Cri de Paris* :

Le prince de Galles conduit le plus souvent lui-même le torpédo dans lequel il circule sur le front.

Dernièrement, un malencontreux dérapage projeta son auto dans un camion français. La voiture princière fut très endommagée, mais le camion démocratique ne subit presque aucun dégât.

Ce qui n'empêcha pas son conducteur, un verbeux mécano parisien, d'enlever proprement le prince de Galles, qu'il n'avait pas reconnu, dans un vocabulaire des plus variés où les noms de quadrupèdes voisinaient avec les appellations les plus familiales. Et le jeune prince riait à se torturer sous cette avalanche de qualificatifs dont il apprit jadis le sens pendant son séjour à Paris.

Enfin son officier d'ordonnance mit fin à ce scandale en dévoilant l'incognito du prince, qui tendit à son insulateur une belle livre sterling.

Malgré cette générosité le tringlot quand il raconte son aventure, ajoute volontiers :

— Mon vieux, comme prince, il est épatant, mais comme chauffeur, dame, il n'est vraiment pas là !

Le super-espion

C'est la qualification que donne le *Daily Mail* au comte von der Schulenberg, gouverneur allemand de Liège. Elle est méritée, comme on le verra par ce rapide aperçu de la vie du comte depuis 1909 :

A cette époque — il avait alors trente-cinq ans — il se fixa en Angleterre où il vécut, d'abord, en grand seigneur. On le retrouve ensuite à Londres, dans un appartement de garçon; il passe alors son temps dans les brasseries du West-End fréquentées par ses compatriotes. De temps en temps, il disparaît mystérieusement pour revenir un beau jour, on ne sait d'où.

Il y a deux ans, Schulenberg va se fixer sur la côte, dans le comté de Kent, tout près des docks de Chatham... comme éleveur de volailles. Il y fait, en réalité, de la bonne besogne pour le « Vaterland ».

Enfin, l'année dernière, il s'occupe de l'élevage des bull-dogs. Ses chenils — ô hasard ! — sont situés à proximité du port de Harwich. Il y reste jusqu'à la veille de la guerre.

Telle est l'odyssée de ce grand seigneur boche, hobereau du Hanovre, gouverneur de Liège... et ancien espion.

Le martyr d'un village

Dans la *France de Demain*, l'instituteur de Rouvres (au nord d'Elain), conte le supplice que les Allemands ont fait endurer à son village :

Des coups de feu tirés des bois voisins par quelques soldats français ayant tué plusieurs uhlans, le colonel allemand qui occupait le village donna l'ordre d'incendier, après avoir pillé, et de massacrer. Des grenades furent aussitôt lancées sur les extrémités du village qui prirent feu.

Guidés par des bergers allemands, naguère employés au village, les uhlans fouillèrent tout et se ruèrent sur les maisons des familles les plus aisées. Vingt automobiles, aménagées spécialement dans ce but, recueillirent les objets pillés : argenterie, objets d'art, lingerie, provisions, vins fins, eau-de-vie. Au presbytère, laissé vide par le curé, parti pour remplir son devoir militaire, après avoir profané les vases sacrés les Allemands remplirent le calice de viande de porc. Les automobiles chargées firent ensuite à toute vitesse sur Metz.

Après le pillage, une pluie de grenades et d'obus est lancée sur le village, incendiant les maisons, dont les toits volent en éclats. Les premières maisons de chaque rue sont brûlées à l'aide de torches que les soldats lancent dans les granges et les fenils. Voyant que le désastre ne se propage pas assez vite, les soldats, munis de bidons de pétrole, en arrosent les récoltes dans les granges et y mettent le feu. Deux heures plus tard, le village n'est plus qu'un monceau de ruines fumantes.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

LE MEILLEUR CLIMAT DU MONDE

Côte d'Azur (Saison 1914-1915)

Tous les Hôtels de la TRIPLE-ENTENTE ont rouvert leurs portes à

Cannes, Nice, Monaco, Monte-Carlo, Beausoleil, Menton

SPORTS (Golf, Tennis, etc.) et Manifestations artistiques.

Grand Établissement Thermal à Monte-Carlo

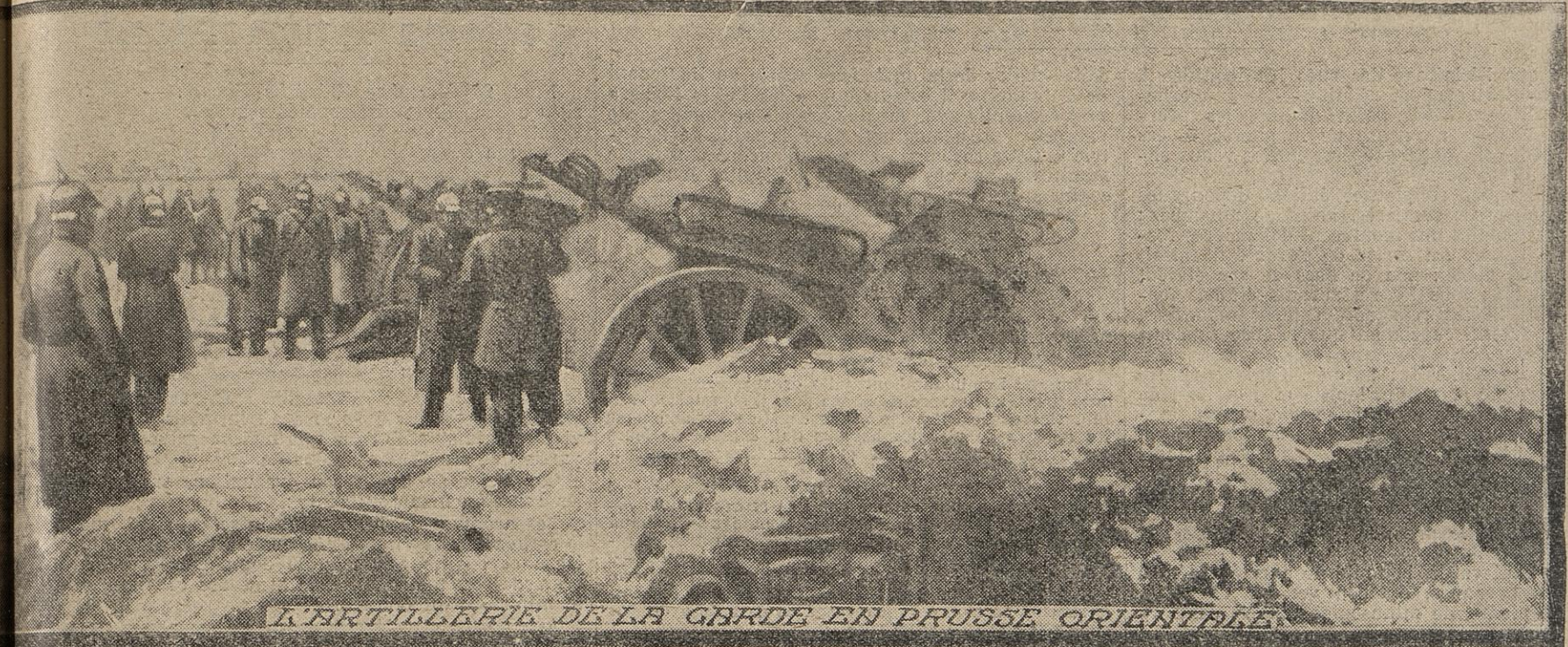
REPRISE DES COMMUNICATIONS RAPIDES PAR LE P.-L.-M.

Lits-Salons. — Wagons-Lits. — Wagons-Restaurants.

Les troupes allemandes en Prusse orientale



UNE PATROUILLE ALLEMANDE DANS LA NEIGE



L'ARTILLERIE DE LA GARDE EN PRUSSE ORIENTALE

Les Russes, depuis plusieurs semaines déjà, envahissent la Prusse orientale. Les Allemands, en effet, n'ont pu s'opposer à la marche victorieuse de nos alliés dans cette région. En dépit des rigueurs de la saison qui rendent difficiles les attaques et les assauts, les troupes du tsar vont sans cesse de l'avant et bousculent l'ennemi qui reste aujourd'hui sur la défensive.

Les Monténégrins poursuivent avec succès leur offensive



L'ennemi a continué, ces jours derniers, à livrer des attaques violentes contre l'armée monténégrine opérant en Bosnie-Herzégovine. Après des combats acharnés, nos alliés ont repoussé les Autrichiens, les obligeant à battre en retraite. Ces deux instantanés ont été pris pendant que les soldats monténégrins enterraient leurs frères d'armes tombés au champ d'honneur.

La Fête de Noël à Paris

Dans les Eglises et sur les Boulevards

Malgré que l'éclairage des rues fût insuffisant, les moyens de transport réduits — le gouvernement militaire n'avait point modifié les prescriptions édictées au début de la guerre — les églises, jeudi soir, ont regorgé de fidèles venus entendre la messe de minuit.

Les cérémonies religieuses étaient dépourvues d'apparat : peu de lumières, point de musiques ; et dans les temples nus montèrent des prières ferventes et émues. Au sortir de l'office, il faisait presque nuit noire : peu de becs de gaz étaient restés allumés ; tous les restaurants étaient fermés. Et les fidèles regagnèrent leurs demeures, le cœur recueilli, cependant que la bise soufflait avec apreté.

La journée d'hier fut animée. Oh ! ce ne fut pas de la gaieté bruyante, lourde et grossière, de commande à Berlin. Ce fut d'une joie digne et empreinte de gravité. Les Parisiens n'avaient pas, la veille, festoyé colossalement, comme les Berlinoises le firent par ordre. En ce jour de fête, les pensées de tous les Français allaient vers ceux qui, là-bas, sur le front, accomplissent avec un héroïsme constant le premier et le plus sacré des devoirs.

Sur les boulevards, la foule ne cessa de défiler devant les baraques, où l'on vendait de petits soldats de plomb, de minuscules canons, des forains en carton-pâte.

Bien des Sociétés avaient organisé des arbres de Noël pour les enfants des réfugiés et des mobilisés. Citons : la Ligue des Volontaires de la Seine, 100, rue de Richelieu ; le Comité des Soupes populaires de la rue Lamarek ; l'Association des originaires du Haut-Rhin ; l'Œuvre du Noël des enfants réfugiés français et belges ; le Comité d'assistance du XIX^e ; le Comité des réfugiés du Nord ; les Secouristes français ; l'Association d'Alsace-Lorraine ; le Noël de l'hôtel Windsor, sous le patronage de Mme Berthoulat, etc.

L'arbre de Noël d'« Excelsior »

Dans la Galerie d'Excelsior, tout un petit peuple se presse autour d'un immense sapin orné de bibelots et de lampes aux couleurs du drapeau. De longues tables, couvertes de jouets, de friandises, de vêtements servent d'éventaires à plus de six mille présents.

De petites mains se tendent, et jeunes filles et jeunes femmes aident Mlle Valentine Thomson à faire la distribution. Dans les petits becs qui s'ouvrent docilement, on glisse des chocolats...

Plus de huit cents enfants appartenant au personnel d'Excelsior et à différentes œuvres défileront hier. Aujourd'hui et dimanche, plus de cinq mille enfants ont été invités à venir recevoir leur part de cadeaux.

Petits Belges, petits Français se retrouveront devant le beau sapin, dont les branches ploient sous les jouets dus, en partie, à la générosité de nos lecteurs.

Les tout petits vont écrire le récit de leur journée aux pères et aux frères qui combattent là-bas, sur le front. C'est à l'admiration inspirée par tant d'héroïsme que les chers enfants doivent l'heure de modeste joie qu'Excelsior a essayé de leur donner.

Le petit Noël du Soldat

Nous ne savons pas ce que fut Noël dans les tranchées. La lecture du communiqué d'aujourd'hui nous révélera peut-être que nos soldats le fêtèrent par une progression sur tout le front. L'imagine, toutefois, que « l'ordinaire » fut amélioré, n'eût été que grâce au concours de certaines initiatives privées.

On se rappelle que nous avons ouvert une souscription dans nos colonnes pour le « Petit Noël de nos soldats ». Mlle Gilberte de Contamine, qui avait conçu ce projet, nous adresse la lettre suivante :

Mon cher Excelsior,

Je viens aujourd'hui vous demander l'hospitalité de vos colonnes pour consacrer définitivement l'œuvre que j'avais entreprise et qui a si pleinement réussi grâce à votre bienveillant patronage.

Cette consécration m'a été permise grâce à la lettre qu'a reçue mon père et dont je vous joins copie, et qui lui a permis de porter aux troupes du front, à qui ils étaient exclusivement destinés, les 2.000 « petits Noëls du soldat » qui leur seront distribués ce soir, dans les tranchées.

A tous ceux qui m'ont envoyé leur obole, et à vous, mon cher Excelsior, qui avez rendu ma tâche si agréable, je dis mille fois merci au nom de tous les soldats qui m'ont chargée de le faire, et au mien, qui ai vu leur joie.

J'y ajoute l'expression de ma gratitude profonde.

GILBERTE CONTAMINE,

134, rue de Rennes.

Et dans la lettre qu'avait envoyée le sous-chef

d'état-major de la quatrième armée au lieutenant de Contamine, il est dit que « les Petits Noëls » sont accueillis avec la plus grande reconnaissance par ceux qui combattent pour le salut de la patrie ». Cette reconnaissance, ils l'auront sans doute manifestée par des actes dont le résultat nous sera connu aujourd'hui.

L'Assistance publique ne perd jamais ses droits

M. Léon Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le directeur,

Mon ami Dominique Bonnaud a organisé, il y a quelques jours, une séance de poésie dont il comptait verser toute la recette entre les mains de Mme Mirman pour les milliers de réfugiés lorrains qui, chassés de leurs communes frontalières, ont été recueillis par nous à Nancy.

Le service du droit des pauvres de Paris a prélevé 15 0/0 de la recette comme sur une représentation ordinaire à caractère commercial. Dominique Bonnaud sollicita un dégrèvement ; il lui fut répondu que les règlements parisiens s'y opposaient. Aussi me suis-je empressé d'écrire à mon ami M. G. Mesureur pour le remercier, au nom de mes milliers de petits enfants lorrains et en mon nom personnel, de ne nous avoir pas enlevé 100 0/0 de notre recette.

Veillez agréer, etc.

L. MIRMAN.

Un contre-torpilleur bombarde la côte asiatique

Une dépêche d'Athènes, datée du 24 décembre, dit que suivant des télégrammes reçus dans l'après-midi de Tenedos, un contre-torpilleur français a de nouveau bombardé la côte de l'Asie-Mineure en face de Tenedos. Il a tiré trente-cinq projectiles et a ensuite repris la mer.

Une heure plus tard, le contre-torpilleur est revenu au même endroit et a envoyé un canot pour reconnaître les résultats du bombardement.

Les Turcs ont tiré avec des fusils contre le canot, qui a été obligé de se mettre à couvert sous le feu de l'artillerie du contre-torpilleur.

La résistance de Liège annoncée par Bædeker

L'héroïque défenseur de Liège, le savant modeste aussi distingué comme professeur de mathématiques que comme soldat, le vieillard de soixante-deux ans qui resta nuit et jour sur la brèche a préféré se faire sauter avec sa forteresse plutôt que de se rendre.

Il n'est pas mort, et les Allemands ont passé ; mais grâce à sa splendide défense le fameux plan de marche foudroyant a échoué ! Stupides d'étonnement et de fureur, les Allemands n'ont pas encore compris la faute de calcul qui a mis en échec leur colossale et impeccable préparation.

C'est bien simple ! Ouvrez donc, messieurs les officiers, cette non moins colossale et impeccable compilation qu'est votre Bædeker, choisissez le guide de Belgique et Hollande : à la page 57 de la treizième édition, vous y lirez ceci en propres termes et en toutes lettres :

Le pays de Liège renferme une population wallonne douée d'excellentes qualités physiques et intellectuelles, énergique, entreprenante, belliqueuse... Les Wallons ne reculent devant aucun genre de travail, leur ardeur se communique même aux femmes, qui partagent avec eux les plus rudes labeurs. Mais aussi ce petit peuple ne manque-t-il ni de fierté ni de courage, soit pour conquérir, soit pour défendre ses libertés, quand, à tort ou à raison, il les croit menacées ou violées.

En effet, l'histoire de la principauté de Liège n'offre qu'une succession de luttes sanglantes d'une population jalouse de ses droits, avide de liberté et de puissance, contre les empiètements et l'oppression de ses princes les évêques...

Durant les guerres de la Révolution de 1792 à 1794, Liège fut plusieurs fois le théâtre de combats acharnés entre les Français et les Autrichiens. On connaît la bravoure des régiments wallons au service de l'Espagne, de la France et de l'Autriche, et Schiller n'a pas manqué d'en glisser l'éloge dans son camp de Wallenstein. « C'est un Wallon, respectez-le ! »

Oui, respectez le général Leman, ce glorieux mutilé dont la présence honore vos prisons, respectez-le et surtout retenez la leçon.

Sil les Allemands avaient mieux lu leur Bædeker, ils auraient su... — H. S.

Cinq maisons croulent : 25 morts

VALMONTONE, 25 décembre (Dépêche Havas). — A la suite d'un éboulement causé par la pluie, cinq maisons se sont écroulées. On a retiré des décombres quatre morts et douze blessés ; mais on craint qu'il n'y ait encore vingt autres morts. Un train de secours a été envoyé de Rome.

Ce qu'était Belgrade après l'évacuation par les Autrichiens

NICH, 24 décembre (Dépêche Havas). — On a reçu à Nich des renseignements authentiques sur l'état dans lequel a été trouvée la ville d'Oub, après son évacuation par les Autrichiens.

Tous les biens meubles ont été emportés ou détruits ; dix maisons seulement sont à peu près intactes. Une construction de deux étages a été incendiée, les autres maisons ont subi des dégâts partiels pendant le pillage ; mais elles demeurent en assez bon état. La quantité d'ordures répandue partout par l'ennemi est considérable.

Cent malades ont été abandonnés à Oub par les Autrichiens, parmi lesquels plus de quatre-vingts typhiques.

Le mobilier de la sous-préfecture est presque totalement détruit : l'immeuble a été laissé dans un tel état de saleté qu'on a dû installer les services administratifs dans une maison privée ; une partie des archives est détruite.

Sur Belgrade, après son évacuation, on donne les renseignements suivants :

Les archives de l'Etat sont intactes, ainsi que la cathédrale, l'église de l'Ascension, l'église Saint-Marc et l'église Savinatz, le deuxième lycée, la résidence du métropolitain, le mess des officiers et le ministère du Commerce.

Aux postes et télégraphes, on ne remarque pas de dommages sérieux ; le central télégraphique est complètement désorganisé, les travaux de réparation y sont activement poussés.

Dans le palais du Parlement, tous les meubles sont plus ou moins brisés ; les documents ont été dispersés, les bureaux forcés, les tiroirs enlevés, les portraits du roi et du prince héritier sont déchirés. Deux coffres-forts sont démolis.

Au ministère de la Guerre, tout est bouleversé, une partie du mobilier est détériorée.

Le ministère des Finances a servi de résidence au commandant autrichien de la place. On y voit encore trente lits complets apportés par les Autrichiens ; dans les bureaux, tout est bouleversé. Un dépôt situé dans la cour du ministère est dans un désordre indicible. Les meubles des annexes de l'église de l'Ascension sont détériorés.

Les portraits du roi et du prince héritier, au premier lycée, ont été lacérés. Au troisième lycée, la plus grande partie du mobilier est détériorée. Dans le quatrième lycée, tout a été détruit. Le service pénitentiaire a été pillé, ainsi que la coopérative des officiers.

Au musée ethnographique, les bijoux, les armes anciennes, etc., ont été emportés.

Le rapport autrichien sur la bataille en Serbie

AMSTERDAM, 24 décembre. — On mande de Vienne qu'un communiqué autrichien s'efforce de diminuer l'importance de la défaite subie par les troupes autrichiennes en Serbie. Un officier supérieur a été chargé de faire une enquête dont les résultats viennent d'être publiés :

« Après ses premiers succès, le commandant en chef des forces autrichiennes, dit cet officier, avait l'intention d'achever la défaite des Serbes, mais il ne se rendit pas suffisamment compte des difficultés qu'il avait à surmonter. Le mauvais temps rendait la situation très difficile, d'autre part, les rares chemins traversant le pays rendaient presque impossible le ravitaillement des troupes en vivres et en munitions. En même temps, l'ennemi qui avait rassemblé de nouvelles forces nous attaquait et nous fûmes obligés d'abandonner l'offensive.

« Le commandement a considéré qu'il valait mieux ne pas diviser une bataille décisive dans des circonstances désavantageuses, et les troupes furent contraintes d'évacuer la Serbie, mais elles ne furent pas défaitses.

« Il était inévitable que nous subissions de grosses pertes en hommes et en matériel. Toutefois, celles-ci ont été très exagérées. »

Le rapport termine en déclarant que l'empereur a accepté la démission du commandant en chef, rendue nécessaire par son état de santé, et en annonçant que le général archiduc Eugène lui succède.

La dépréciation du mark

COPENHAGUE, 22 décembre. — En dépit de la prohibition de l'exportation de l'or d'Allemagne, le gouvernement allemand a donné, il y a quelques mois, l'autorisation d'exporter 10 millions de mark en or à destination de la Banque Nationale danoise. Cette somme d'or ne suffit pas à relever le taux du change du mark, qui reste le même.

Le gouvernement allemand a dû alors autoriser l'exportation d'une autre somme d'or importante, qui est actuellement en route. Elle ne suffira pas, pensent les financiers compétents, à relever le taux du chan-

La Vie Universitaire

L'Allemagne au-dessus du droit

A l'ouverture des cours de la Faculté de Droit de Toulouse, M. le doyen Hauriou a réuni les étudiants de toutes les années et leur a adressé l'allocution suivante :

Notre première pensée, à nous qui ouvrons de paisibles cours de droit au milieu du fracas d'une terrible guerre, doit être d'adresser un hommage ému à la vaillance de nos armées et à leur héroïque esprit de sacrifice.

C'est derrière le rempart des poitrines de nos frères offertes aux balles, aux shrapnells, aux éclats d'obus que nous allons travailler. Quelques-uns de vos devanciers à cette Faculté sont déjà tombés et leur mort vous protège. L'intérêt supérieur de la patrie exige que la vie nationale, sous ses formes multiples, ne s'arrête pas.

Vous allez donc obéir à une nécessité et vous allez le faire avec ardeur.

Sans doute, l'heure présente ne paraît pas être favorable au Droit, c'est l'heure de la force brutale et du fait, mais soyez assurés que le temps de la force passera et que l'heure du Droit sonnera de nouveau, d'autant plus pressante, d'autant plus urgente, qu'il y aura plus de situations lamentables à régler, plus d'injustices à réparer, plus de justes revendications à signaler.

Avec la paix reparaitra le juriste.

Il faudra que vous soyez prêts à jouer votre rôle et, par conséquent, il vous faudra travailler malgré les préoccupations de la guerre. Si quelques-uns d'entre vous se préparent à aller rejoindre leurs aînés dans la tranchée, qu'ils travaillent ici quand même en attendant qu'on les appelle là-bas.

Nous avons affaire à un ennemi qui a choisi d'être féroce, qui a perverti la notion du droit et jusqu'à celle du droit de la guerre ; qui, non seulement a déchaîné une guerre injuste dans son principe en vue de la conquête brutale du bien d'autrui, mais qui nie et méconnaît systématiquement les lois de la guerre admises par tous les peuples civilisés, ne reconnaissant que les nécessités de l'intérêt allemand.

Deutschland über alles! chantaient ses intellectuels : l'Allemagne au-dessus de tout ! Et d'abord cela nous faisait sourire, croyant à une innocente exagération sentimentale. Maintenant nous savons que c'était un programme systématique et que cela signifiait : l'Allemagne au-dessus de la foi jurée ! l'Allemagne au-dessus des traités ! l'Allemagne au-dessus des lois de la guerre ! En un mot, l'Allemagne au-dessus du Droit !

Où, du moins, le Droit de l'Allemagne au-dessus du Droit des autres peuples, parce que l'Allemagne est la plus forte, parce qu'elle est une nation de surhommes et que le Droit du plus fort doit être placé au-dessus, bien au-dessus du Droit des plus faibles.

Conception monstrueuse, perversion et régression de toutes les idées juridiques, retour à la barbarie ; car la barbarie, c'est le droit du plus fort et la civilisation, c'est le droit du plus faible ; s'il est un principe de la civilisation éternelle, c'est que le Droit doit être égal pour tous et que le droit des faibles vaut celui des forts.

Conception antifrançaise surtout, parce que toute notre tradition nationale, non seulement depuis la Révolution, mais avant, dès le temps des légistes de notre ancien régime, a été de lutter contre le Droit du plus fort, de l'amener graduellement à s'incliner et à se sacrifier devant le Droit du plus faible.

C'est du sacrifice du Droit du plus fort qu'est faite la substance de notre liberté et qu'est faite aussi la liberté anglaise.

Tout notre Droit public est fondé sur l'abolition des privilèges, c'est-à-dire sur l'abolition du Droit du plus fort. C'est donc le Droit des plus faibles.

C'est dans la séance du 27 juin 1789, où les deux ordres privilégiés de la nation acceptèrent de délibérer avec le Tiers ; c'est dans la nuit du 4 août, où les privilèges féodaux furent immolés, que notre liberté constitutionnelle et notre droit constitutionnel ont pris naissance. C'est donc le Droit des plus faibles.

C'est des abdications continuelles de la puissance publique dans ses rapports avec les administrés que notre droit administratif se nourrit. C'est donc encore le Droit des plus faibles.

C'est par les sacrifices consentis par les grands États au profit des petits, par les puissances bellicérantes au profit des populations désarmées, que le Droit international classique, le Droit in-

ternational jusqu'à ces derniers temps respecté, s'est constitué. C'est donc, lui surtout, le Droit des faibles.

L'héroïque Belgique, dépouillée de son territoire, violée et saccagée par l'ennemi, le petit Etat neutre entraîné, malgré lui, dans la guerre, mais toujours vivant, accueilli, défendu et comme réchauffé par les alliés avec sa souveraineté réfugiée, voilà le triomphe du Droit des faibles !

Voilà les principes du droit universel, les principes de liberté et de justice, élaborés par nous, propagés par nous : maintenons-les contre la sauvagerie allemande.

Héritiers, ainsi que tous nos alliés, de la civilisation helléno-latine, sachons bien ce qu'elle vaut, connaissons-en le prix. Sachons qu'elle est la seule culture humaine, l'unique, qu'aucun peuple ne peut la renier sans retomber immédiatement dans la barbarie et qu'il va du salut du monde qu'elle prévaille éternellement.

Puisse deux conceptions du droit s'affrontent, en même temps que deux armées, dont l'une représente la barbarie et l'autre la civilisation, vive la conception française du Droit des faibles et vive la France !

Hauriou,

Doyen de la Faculté de Droit de Toulouse.

Les instituteurs morts au champ d'honneur

Voici la liste des membres de l'enseignement primaire (instituteurs et professeurs aux écoles primaires supérieures) qui ont été tués à l'ennemi :

M. Chatillon (Rouen), instituteur à l'école Mullot ; Mlle Sadiuron, institutrice à Senones, tuée lors du bombardement de Saint-Dié, le 29 septembre ; MM. Barbot, instituteur adjoint à Champagné-Saint-Hilaire (Vienne) ; Gachel, professeur adjoint à l'école primaire supérieure d'Albertville ; Génin, professeur à l'école primaire supérieure Rouvière, de Toulon ; Meilley, ancien élève de l'école normale supérieure de Saint-Cloud ; Pin, ancien instituteur adjoint à La Puye (Vienne) ; Rageau, instituteur adjoint à Chauvigny (Vienne) ; Varenne, ancien instituteur adjoint à Brigueil-le-Shantre (Vienne) ; Benétreau (Alexandre), maître auxiliaire à l'école primaire supérieure de Poitiers ; Brossaud, instituteur à Meuvy (Haute-Marne) ; Chartier (Gustave), instituteur à Epéron (Eure-et-Loir) ; Chatel (Henri), instituteur à La Fontenelle (Loir-et-Cher) ; Delépine, instituteur adjoint à Maxent (Ille-et-Vilaine) ; Douz-Gayat, instituteur adjoint, titulaire à Campan (Hautes-Pyrénées) ; Dreux (Henri), professeur à l'école primaire supérieure de Creil ; Dumartin, instituteur stagiaire à La Teste (Gironde) ; Dumont (Léon), instituteur stagiaire à La Palud (Vaucluse) ; Girard (Ulysse), instituteur titulaire à Sérignan (Vaucluse) ; Gorry, instituteur stagiaire à Portets (Gironde) ; Legablier, délégué à l'école primaire supérieure de Quimperlé ; Le Labrousse, maître interne à l'école normale d'instituteurs de Vannes ; Le Meur, délégué à l'école primaire supérieure de Concarneau ; Lorin (Camille), instituteur à Villiers-aux-Chênes (Haute-Marne) ; Mollère, économiste à l'école normale d'instituteurs de Saint-André-de-Cubzac (Gironde) ; Moutte (Henri), instituteur à Bédarrides (Vaucluse) ; Perry, instituteur, en congé ; Prudhomme, instituteur à Pommerieux (Mayenne) ; Raynaud, instituteur adjoint à Antibes ; Reboulin (Charles), instituteur à l'école primaire supérieure de l'Isle-sur-Sorgues (Vaucluse) ; Ricardon, instituteur adjoint à Lourdoeix-Saint-Pierre (Creuse) ; Roger, professeur à l'école normale d'instituteurs de Quimper ; Theriot, instituteur à Beauchemin (Haute-Marne) ;

Astruc, instituteur à Saint-Hilaire-Lalbengue (Lot) ; Berlier, instituteur adjoint à Tassin-la-Demi-Lune (Rhône) ; Bessières, instituteur à Lacabrette-Castelnau (Lot) ; Bonnard, instituteur adjoint à Grigny (Rhône) ; Boubet (Paul), instituteur adjoint à Quillan (Aude) ; Cattin, instituteur adjoint, délégué à l'école primaire supérieure de Belley ; Chambareaud, instituteur à Ladouze (Dordogne) ; Comte, instituteur à Brézins-le-Haut (Isère) ; Cousin, instituteur à Jutigny (Seine-et-Marne) ; Delabel (Pierre), instituteur en Seine-et-Oise ; Dubreuil, ex-instituteur adjoint à Saint-Pierre-la-Palud (Rhône) ; Dumas, instituteur à Sainte-Alauzie (Lot) ; Dumazeau (Eugène), instituteur à Cherveix-Cubas (Dordogne) ; Ecoffier, instituteur adjoint à Bourg-Saint-Maurice ; Fagayot, instituteur adjoint à Tullins (Isère) ; Faisan, instituteur à Coulommiers ; Festas (Victor), instituteur adjoint à Miribel (Ain) ; Gallier (Marius), directeur d'école publique à Eyguères (Bouches-du-Rhône) ; Gaudin, instituteur adjoint aux Fourneaux (Savoie) ; Genolin, ex-instituteur adjoint à Pontcharra (Rhône) ; Gomez-Vaez, instituteur, en congé pour cause de service militaire ; Guibaut (Clément), instituteur à Mansempuy (Gers) ; Houllier, instituteur adjoint à Amiens ; Laville (André), instituteur à Bergerac ; Le Grand, instituteur à Languevoisin (Somme) ; Liébeau (Germain), instituteur à Orville (Côte-d'Or) ; Maréchal, instituteur adjoint à Saint-Rambert-sur-Loire (Loire) ; Matillon, instituteur adjoint à Givors (Rhône) ; Mouchot (Louis), instituteur à Channay (Côte-d'Or) ; Mouchet, instituteur à Montgirod (Savoie) ; Philippe, instituteur à Crécy-en-Ponthieu (Somme) ; Point (Albert), instituteur à Ansois (Vaucluse) ; Renard, instituteur aux Rollins, commune de Saint-Léger-de-Feugerot (Nièvre) ; Revoiron, instituteur à Montbrun (Drôme) ; Terrade (Lucien), instituteur de l'Ariège, en congé ; Tocabens, instituteur à Las-Illes (Pyrénées-Orientales) ; Vignon, instituteur à Saint-Sauveur (Oise), en congé ; Alcin (Georges), instituteur adjoint à Arcidy (Basses-Pyrénées) ; Alloncle, instituteur au Blanc ; Badens, instituteur à Puglaroque (Tarn-et-Garonne) ; Bichy, instituteur adjoint à Rigny-Ussé (Indre-et-Loire) ; Belanger, instituteur d'Indre-et-Loire, en congé ; Bernard, instituteur d'Indre-et-Loire, en congé ; Bessi, instituteur adjoint à Soursac (Corrèze) ; Blangarin, instituteur adjoint au Pré-Saint-Gervais (Seine) ; Bosson, instituteur à Cellamines, commune d'Auzat-sur-Allier (Puy-de-Dôme) ; Boual, ancien élève de l'école normale de Tulle ; Caillat, instituteur d'Indre-et-Loire, en congé ; Cailly, instituteur adjoint à Néville (Seine-Inférieure) ; Camisolle, instituteur, adjoint à Aurillac ; Cauley, instituteur en congé ; Cécillon, professeur à l'école primaire supérieure de Gannat ; Chartier (Gustave), instituteur à Epéron (Eure-et-Loir) ; Copineau, instituteur de l'Isère ; Couchard, instituteur du Puy-de-Dôme, en congé ; Counord, instituteur à Péret (Corrèze) ; Cros, instituteur intérimaire à Albias (Tarn-et-Garonne) ; Du-lonneau, instituteur d'Indre-et-Loire, en congé ; Daudet, instituteur à Moulézan (Gard) ; Déjous (Alfred), instituteur adjoint à Nay (Basses-Pyrénées) ; Dubois, instituteur à La Réole ; Ferdinand, instituteur adjoint délégué à l'école primaire supérieure de Saint-Lô ; Froment, ex-instituteur adjoint de l'Ardèche.

(A suivre.)

Dans les Académies

PARIS

Collège de France. — M. Brunhes recommencera son cours le 11 janvier, M. Loth le 8 et M. Babelon le 7.

Ecole des Chartes. — Les cours d'histoire du droit reprendront à partir du 6 janvier, à 9 heures.

Faculté des Lettres. — Le registre des inscriptions semestrielles sera ouvert, pour la deuxième inscription à la licence ès lettres, du 4 au 18 janvier, de 10 heures à midi.

Tous les étudiants candidats à la licence, dispensés ou non des droits d'inscriptions, sont tenus de prendre consécutivement leurs quatre inscriptions réglementaires.

Faculté des Sciences. — Mme Moreau a soutenu avec succès, pour l'obtention du diplôme de docteur ès sciences naturelles, une thèse sur les phénomènes des urédinées.

Faculté de Droit. — M. Daniel Bellet ouvrira son cours libre le lundi 4 janvier, à 4 h. 15, et traitera de « l'évolution graduelle des méthodes et des procédés de l'industrie et de l'observation économique ».

Ecole d'Anthropologie. — Voici la liste des cours qui auront lieu la semaine prochaine, à l'Ecole d'Anthropologie, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine : Lundi 28 décembre, à 5 heures, M. Capitan : Les origines de l'art : temps préhistoriques.

— Mercredi 30 décembre, à 4 heures, M. de Mortillet : Les colonies allemandes d'Afrique ; à 5 heures, M. Mahoudeau : Anthropologie des populations de la Gaule et de la Germanie.

— Vendredi 8 janvier, à 4 heures, M. Schrader : Les grandes découvertes géographiques du dix-huitième siècle ; à 5 heures, M. Manouvrier : Psychologie ethnique.

— Samedi 9 janvier, à 4 heures, M. Papillault : La kultur allemande devant la biosociologie.

CLERMONT

Faculté des Lettres. — M. Reynaud, docteur ès lettres, maître de conférences à Poitiers, est nommé professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Clermont.

LYON

Faculté des Sciences. — M. Mascart, directeur de l'Observatoire de Lyon, est nommé professeur d'astronomie physique.

MONTPELLIER

Faculté de Médecine. — M. Massabau, agrégé de médecine, est nommé professeur d'anatomie pathologique.

NANCY

Faculté de Médecine. — M. Vautrin, agrégé de médecine, est nommé professeur de clinique chirurgicale.

POITIERS

Faculté des Sciences. — M. Billard, docteur ès sciences, préparateur de zoologie à la Faculté des Sciences de Paris, est nommé professeur de zoologie à la Faculté des Sciences de Poitiers.

Décrets ministériels

Ecole française d'Athènes. — Sont autorisés à prolonger leur séjour à l'Ecole française d'Athènes pendant l'année scolaire 1914-1915 : MM. Avezou, Blum, Boulanger et Lejeune.

Ecole française de Rome. — Sont admis à prolonger leur séjour à l'Ecole française de Rome pendant l'année scolaire 1914-1915 : MM. Constans, Coville, Marx et Canel.

L'exemption des frais d'études. — Un décret décide qu'à titre exceptionnel, dans les lycées, collèges, cours secondaires et écoles primaires supérieures de garçons et de filles, des exemptions de frais d'études et de pension pourront être accordées en dehors des conditions prévues par la législation existante à des enfants dont le père, le tuteur ou les soutiens de famille auront été victimes de la guerre.

LES ARBRES DE NOEL A PARIS



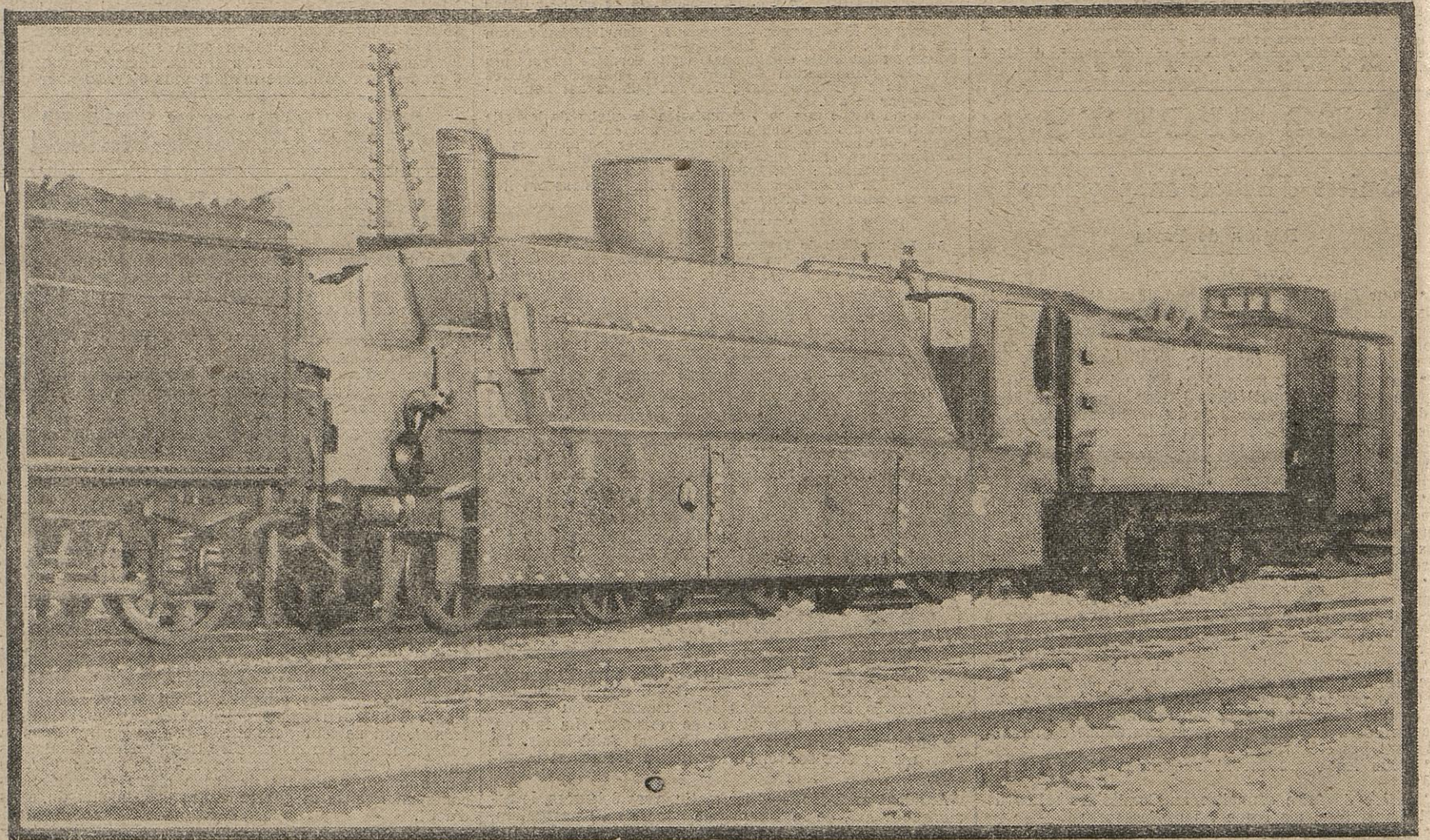
De toutes parts, hier, à Paris, des arbres de Noël ont été organisés : à la *Vie Féminine*, par Mlle Valentine Thomson; à l'*Hôtel Windsor*, par Mmes Berthoulat, Montazel, Noël, Milles Lang, Zélie Jacob, Mmes Gandolfe, Milles Bouchon, Senechal et Damoury, et à la *Gare Saint-Lazare*, par la Croix-Rouge.

Le général d'Amade visitant une gare régulatrice



Au cours d'une visite de cantonnements militaires, le général d'Amade (+) a inspecté, ces jours derniers, une gare régulatrice. On voit ici le général, accompagné de son état-major, pendant son inspection.

La locomotive d'un train blindé



Plusieurs trains blindés vont être mis sous peu à la disposition du haut commandement. Nous avons pu photographier la locomotive d'un de ces trains qui sont appelés à rendre les plus grands services à nos armées.